

Collection E. Adam

CONDITIONS DE LA VENTE

Elle aura lieu au comptant. Les acquéreurs paieront 5 °/o en sus des enchères.

COLLECTION E. ADAM

Catalogue

de

Tableaux Modernes

Aquarelles, Pastels et Dessins

par

EUGÈNE BOUDIN, ÉDOUARD CHARLEMONT, JONGKIND, BARYE,
DESBOUTIN, DETAILLE, FORAIN,
GERVEX, HARPIGNIES, LHERMITTE, RAFFAELLI, STEVENS, BILLOTTE,
BROWN, CHAIGNEAU, COURANT, DUPRAY, GOUPIL, GUIGNARD, HUGUET,
HEILBUTH, JACOMIN, LAURENT-DESROUSSEAUX,
VAN MARCKE, PETTENKOFFEN, TASSAERT, ZUBER, ETC.

dont la vente aura lieu à Paris

HOTEL DROUOT, Salles 7 et 8

Le Mercredi 16 Mai 1900, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :

Me PAUL CHEVALLIER

10, rue de la Grange-Batelière.

EXPERTS :

MM. BERNHEIM JEUNE & FILS

8, rue Laffitte. — 36, avenue de l'Opéra.

EXPOSITIONS

Particulière, le lundi 14 mai, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2. — *Publique*, le mardi 15 mai, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

ENTRÉE PAR LA RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE.

Imprimé pour

MM. Bernheim Jeune et Fils

par

FLOURY & MARTY

1, Boulevard des Capucines

PRÉFACE

Cent vingt-cinq tableaux, aquarelles et dessins se trouvent réunis ici. Encore quelques jours, et ce sera la dispersion, le démembrement. Il n'est donc pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur cet ensemble d'œuvres d'art où apparaissent, de prime inspection, les qualités essentielles d'un esprit aussi éclectique qu'avisé.

En effet, cela n'est-il pas une chose étonnante que de voir groupées les toiles d'un artiste tel que cet historique Charlemont, et celles, non loin, d'un Eugène Boudin ou d'un Johann Barthold Jongkind ?

D'ordinaire, le collectionneur marque plus nettement ses prédilections. Par le catalogue de sa galerie, il avoue son goût de telle époque, de tel artiste, de tel genre. Il faut dire qu'ainsi spécialisé, il est souvent féroce, au moins injuste, pour tels autres genres, artistes ou époques. Il ne comprend pas aisément qu'on puisse professer un amour égal pour des dessins d'Ingres et des croquis de Manet. Et pourtant, s'il voulait se laisser persuader, comme il serait facile de lui démontrer que l'un ouvrit la route à l'autre et que l'effort du passé aboutit tout naturellement à l'œuvre du présent. Même sur des comparaisons bien plus extraordinaires, par exemple — ô antithèse ! des Vernet et des Renoir, — il ne serait pas malaisé de prouver à l'intransigeant amateur qu'il n'est pas de besogne et pas d'artiste inutile, et qu'il fallait, pour qu'un Renoir songeât aux techniques exquises où il excelle, que bien des années auparavant, un Vernet ait peint des Smalas, ne fût que pour faciliter, selon la souveraine loi des Réactions, le plus prompt aboutissement d'un art affranchi, vrai et humain.

Le collectionneur qui, à lentes conquêtes, sut constituer la galerie dont l'analyse se déroule aux pages qu'on va tourner, a singulièrement bien compris cette vérité fondamentale. Non pas qu'il ait jamais renié l'essor superbe de l'idéal des peintres contemporains, puisqu'on trouve au nu de ses murailles des Boudin, des Jongkind ; mais il n'a pas voulu être absolu. Il a eu l'opinion, de longtemps

fondée, qu'il n'est pas inutile de posséder à côté des beautés les plus récentes, d'autres expressions de la peinture de notre temps. Ainsi, avec une obstination consciente, une volonté fondée sur un raisonnement, s'est-il employé à recueillir l'œuvre d'un artiste absolument étranger aux inquiétudes, aux recherches, aux trouvailles des peintres depuis un demi-siècle.

Charlemont en un total imposant de toiles, se manifeste donc ici, avec les qualités précises et rigoristes de sa méticuleuse palette, en vis-à-vis des jetées de Trouville que signa amoureusement, filialement le « vieux marin » et des aspects de mers houleuses, des Hollandes vêtues de neige, par quoi s'exprima le trop longtemps méconnu aquarelliste des Brumes du Nord.

C'est là une franchise qu'il faut louer sans réserve. C'est affirmer son opinion, nettement et, au surplus, c'est mieux qu'un acte de courage : c'est une belle action. Un artiste, resté fidèle à des visions abolies, compose, indifférent à la fièvre de son temps, des tableaux et encore des tableaux où une humanité vieille d'un siècle ou deux évolue dans le décor des hautes tapisseries, des chambres seigneuriales et des auberges dont la littérature romantique fit son cadre de prédilection. Il s'intéresse aux dessins des ciselures sur les gardes d'épées, et ne dédaigne pas de nouer au soulier Molière le gros ruban de velours rose.

A cela, il est prédisposé, invité, contraint même par la méthode de vie qu'il s'imposa. Il ne connaît qu'à peine la ville, ne brigue aucun honneur, n'expose pas. Il est né trop tard, il est sujet du grand Roi, ce seul temps l'intéresse. Par hasard, l'amateur dont nous présentons la collection, le rencontre, l'étudie, s'intrigue de cet esprit clos aux choses du jour, rebelle aux invites de la gloire. Et, une à une, il emporte ces compositions qui sont, très précieusement serties à la pointe du pinceau scrupuleux, comme des chapitres d'histoire anecdotique où Louis XIII et Louis XIV se racontent.

A côté de cela, il apporte d'autres œuvres. Celles-ci sont l'éloquente réponse à qui s'aviserait de lui reprocher cette prédilection pour un genre aussi spécial, aussi lointain que celui des Joueurs de Cartes *et des* Buveurs assis. *A petits coups d'un marteau prudent et respectueux, il cloue à sa cimaise le crochet où, tantôt, il passera la mince corde qui doit soutenir là pour la joie des yeux, un* Antibes, *une* Baie *au fond de laquelle Cannes étage ses blanches maisons, un* Saint-Valéry-sur-Somme *sous le ciel de blanc de perle, une* Touques *à Deauville, un* Fécamp, *un* Marché à Landerneau, Trouville *et* Dunkerque . *le tout à la grande gloire du maître Eugène Boudin qu'il connut, qu'il aima, dans l'atelier de qui il eut de longues conversations et dont il sut apprécier l'harmonieux et nuancé clavier, échelonné des azurs très subtils aux blancs d'argent ouatés de brouillards légers.*

Et un peu plus loin, le marteau enfonce encore des menus clous, parce que Jongkind attend qu'on dispose dans la lumière qui convient, ce Port en Hollande, *ces*

Marines, *ces* Patineurs *infatigables, au pied du vieux moulin, cet* Honfleur, *ces* Bateaux, *ces* mers du Nord. *Aussi la collection montre-t-elle une belle indépendance. Les portes en furent également ouvertes au tenace annotateur de Molière et aux délicats analystes de la mer et du ciel.*

Mais il est d'autres artistes à chérir. Pensez-vous que cette étude : Le Combat de Tigres, *ne soit pas somptueusement représentative dans ce coin de mur, de l'art d'un Barye? Accrochons-la, et près d'elle disposons un Desboutin, un Detaille, quelques purs Forain, une lumineuse chair de femme signée Gervex, un sonnet d'Harpignies, toujours poète, un Lhermitte expert à noter l'aspect de la ferme et des gens de la terre, plusieurs Marold, trop jeune arrêté, un groupe de Meissonnier, quelque* caractérisme *apitoyant de Raffaelli, et aussi une femme de Stevens, et encore René Billotte que distingua Albert Wolff, Brown, chasseur exact, Chaigneau qui fut de ceux de Barbizon, Courant, Dupray, Goupil, Guignard, Huguet, Heilbuth, Jacomin, Lion, Laurent-Desrousseaux, Van Marck, Pettenkoffen, hongrois, Ramos, espagnol, Tassaert, Tito, Zuber, etc...*

Ainsi se trouve complétée la brève revision d'une galerie à la constitution de laquelle — ceci est bon à redire — présida l'éclectisme le plus large. A ces quelques mots se bornait mon rôle. J'ai eu plaisir à noter ici, d'une plume modeste, quelques impressions, mais je me hâterai maintenant de céder le feuillet aux commentateurs dont, — sur quelques-uns des artistes qu'il m'advint de citer, — on va pouvoir retrouver au cours de ce volume les décisives analyses, les pages fortes ou émues, justes et vraies...

PASCAL FORTHUNY.

BARYE

Parmi les plus grands artistes, il en est qui se font de la science un puissant auxiliaire et qui cherchent en elle la sûreté de leur inspiration. On dirait qu'ils lui empruntent ses méthodes et ses procédés, ils ne créent rien sans avoir sûrement observé, et ils ne représentent les formes qu'après en avoir acquis la connaissance certaine.

Savoir est pour eux un premier besoin, un devoir rigoureux et comme un point d'honneur.

Si brillamment doués qu'ils soient, ils n'exercent jamais leur talent sans faire appel à des informations précises et sans interroger leur conscience : leur vie est un perpétuel hommage rendu à la vérité. Mais cette subordination volontaire ne les amoindrit pas. Grâce au sentiment de l'art dont ils sont animés, ils transportent la réalité dans un domaine supérieur ; la nature telle qu'ils nous la rendent, est toute pénétrée de leur idéal. En même temps, le principe de sincérité et de logique d'après lequel ils se sont guidés reste acquis à leurs successeurs. Et si leur génie dans sa personnalité reste insaisissable, ils laissent un exemple salutaire et ouvrent une voie dans laquelle d'autres, après eux, s'avancent sans crainte de s'égarer.

Tel fut le statuaire Antoine Louis Barye. Barye a embrassé son art tout entier, depuis l'orfévrerie jusqu'à la sculpture monumentale, depuis les sujets les plus modestes jusqu'aux figurations héroïques. Il a rendu avec une égale supériorité les hommes et les bêtes.

Mais dans l'opinion générale, sa plus grande gloire lui est venue de ce qu'il a élevé au premier rang un genre d'ouvrages qui, jusqu'à lui, avaient été considérés comme secondaires : il a excellé à la représentation des animaux.

Grâce à une observation persévérante et à des intuitions supérieures, Barye affranchit les animaux des habitudes de la captivité et des entraves de la convention.

Il leur rend l'indépendance et c'est un des traits frappants de son génie.

EUGÈNE GUILLAUME

Barye

5.800 f

1. — Un Combat de Tigres.

L'enlacement des deux fauves ne prendra fin que par la mort de l'un d'entre eux. Dans le combat, les corps se sont noués et chaque gueule maintenant mord dans de la chair ennemie. Les yeux disent la satisfaction âpre, cruelle, tandis que les crocs s'acharnent. On croirait que les tigres ne sentent pas leurs mutuelles attaques, leurs réciproques blessures.

A grands coups, les queues battent le sol et, inutile, une patte fouette l'air.

Toile. — Haut : 50 cent. Larg. : 61 cent. — Collection Barbedienne.

Signé à gauche en bas : Barye.

Barye



Un combat de tigres

Billotte
(René)

2. — Le Trocadéro. 410 f

De la rive où s'entassent les montagnes de sable, où s'étirent les chalands plats, s'enlève tout un amphithéâtre de constructions et de promenades jusqu'au palais du Trocadéro ; à gauche, est la silhouette moyenageuse d'une construction flanquée de tourelles.

Ciel gris.

Le pont laisse voir deux de ses arches de fer.

Toile. — Haut. : 49 cent. Larg. : 63 cent. — Collection Albert Wolff.

Signé à droite en bas : René Billotte.

Billotte
(René)

3. — Le Chemin.

Dans la calme campagne, le chemin s'éloigne strié d'ilots d'herbes, défoncé d'ornières, semé de pierres, çà et là. 420 f

A gauche, c'est le pré, des bouquets d'arbres et la tache d'une ferme ; à droite, un hameau où se tassent quelques toits dans des bouquets de verdures.

Trois paysans bavardent au bord de la route et, déjà loin, une petite vieille ne sera plus bientôt qu'un minuscule point blanc et noir.

Toile. — Haut. : 45 cent. Larg. : 60 cent. — Collection Albert Wolff.

Signé à gauche en bas : René Billotte.

EUGENE BOUDIN

En enregistrant les peintres qui sont nés d'avant-hier et sont entrés d'hier dans le mouvement déjà vif qui attire l'art autour de la vie moderne, n'oublions pas l'un des initiateurs de ce mouvement. Il y a près de vingt ans, sinon davantage, M. Boudin, ce simple, ce candide, ce sagace et profond observateur, commença à peindre les ports, les pêcheurs, les infinies transformations des ciels de la Manche, les Parisiens aux bains de mer. Dès lors, la mer moderne, c'est à dire accommodée avec des pêcheurs, des barques, des ports, des Parisiens sur des jetées ou près des cabines de bains, intéressa soudain les peintres qui auparavant ne connaissaient que le naufrage, la tempête, l'abordage, l'incendie, la mer à drames et mélodrames. La bonne mer tranquille, intime, une mer de famille — le mot vient de force — apparaissait enfin avec l'art de Boudin, dans les Expositions.

Combien il serait curieux de faire pour une physionomie, une *personne terrestre*, l'histoire, la monographie de son existence au cours des saisons, des journées, des époques, des heures, la notation intime et pour ainsi dire biographique de toutes les variantes du ciel et de la végétation autour d'une maisonnette et de son jardin, d'un hameau, de ses champs et de son ruisseau. Cette notation est un art que M. Boudin a appliqué à la mer et à ses petits ports. Mais pourquoi le ferait-on? Qui donc serait tenté par le sort de M. Boudin? L'intelligence primesautière, l'initiative de cet artiste lui a valu de *n'obtenir jamais de récompense* depuis qu'il expose; criante injustice qu'il ne faut pas cesser de relever. On laissera ce peintre vieillir, on laissera la maladie l'affaiblir et l'on prendra prétexte de son déclin pour l'abandonner à la mort sans souci de sa haute valeur.

DURANTY — 1877

Ce sont des œuvres sincères, ces marines d'Eugène Boudin. La vision de cet enfant d'Honfleur, fils de pêcheurs et d'abord pêcheur lui-même, ne fut altérée par aucune influence étrangère et demeura toujours personnelle. On ne trouve point chez lui d'imitation ou de réminiscence comme il arrive tant de fois chez les artistes plus cultivés.

Telle il vit sa plage normande, sa chère plage, douce, un peu terne de ton, mais si harmonieuse, telle il la peignait sans presque vouloir regarder une autre nature, avec une persévérance pieuse.

Ce que Boudin a affectionné avant tout et ce qu'il a représenté avec un infatigable amour sur ses petites toiles, c'est la mer, non point le large au grand souffle perturbateur, mais le bord de la mer, les entrées de port où passent et repassent les barques, les grèves où les vagues toujours agitées se brisent généralement sans violence terrible, sans rude tempête. Les scènes tumulteuses et tragiques ne hantent pas son imagination. Il s'est plu dans la contemplation de l'onde, de la falaise et du ciel. Ses ciels sont profonds, mouvementés, variés, mais de forme bien plus que de couleur; même en été, même par les chaudes journées qui font sortir les Parisiens, le ciel normand reste gris à nos yeux. Je ne dis pas qu'il n'y a point de bleu du tout dans son œuvre, mais il y en a fort peu. Sans doute, pendant son enfance, il a reçu si forte l'impression du ciel nuageux et cendré de la Manche qu'il ne put jamais s'en défaire. C'est comme un manteau lourd qui pesa sur ses épaules et dont il ne réussit pas à se défaire.

Passe-t-il les Alpes, va-t-il sous la claire atmosphère de Venise, au bord de la gaie Adriatique, son pinceau demeure chargé de la matière pesante et un peu triste des brumes du Nord. Il y a un aspect grisâtre d'une jolie harmonie, qui se retrouve dans presque tous ses tableaux.

En général, les personnages sont rares dans les tableaux de Boudin. Ils ne sont jamais indiqués que par des silhouettes assez vagues. Il n'est pas curieux de la vie du pêcheur, de cette rude vie qu'il avait d'abord menée. De temps en temps seulement, il la montre, comme dans le *Débarquement du Terreneuvien à Portrieux*. Il montre alors assez vaguement des paquets que l'on déballe, une charrette qui file chargée d'effets ; mais ce ne sont pas les détails des mœurs des marins qu'il a voulu préciser, ce ne sont pas des figures qu'il fixe, c'est une note qu'il ajoute pour aviver un visage.

En revanche, comme il s'applique plus aux ensembles qu'aux détails, Boudin rend joliment l'impression générale que produit une foule, un marché, une place grouillante de monde, des baigneurs sur une plage.

Les baigneurs tels qu'ils étaient à Trouville, à Deauville, de 1860 à 1870, lorsque ces ports sont devenus à la mode lui ont fourni quelques-unes de ses toiles les plus heureuses. L'*Inauguration du Casino de Deauville* est une scène fort amusante. Cette résurrection des crinolines de nos mères, ces crinolines réputées si élégantes alors, si ridicules aujourd'hui, est, en même temps qu'une page divertissante, un document sur les mœurs et les costumes de l'époque déjà lointaine du second empire.

Mais ce n'est pas le peintre des mœurs qui est surtout intéressant dans Eugène Boudin ; c'est l'évocateur, non pas éclatant, mais toujours sincère et ému, de la nature, des belles plages et des ciels brumeux du Nord.

GASTON STIEGLER.

Boudin
(Eugène)

4. — Cannes. 4.800 f

Dans une lumière de cristal bleui, c'est le prestigieux décor des coteaux de l'Esterel au loin dont les flancs accrochent des reflets, des glissés de clarté soyeuse, chatoyante. Une ville — Cannes — étire la mosaïque de ses maisons blanches entre les monts et la mer, la mer bleue tendrement depuis là-bas jusqu'ici — les roches et les sables ocreux.

Deux voiles et une barque glissent à droite, tandis qu'à gauche, c'est la rude architecture d'une citadelle aux rondes tours, plongeant dans le flot. Par dessus, les créneaux, les taches plates de petits toits rouges et, déployé sur le décor, un ciel de fine soie brodé de légères nuées.

Toile. — haut : 50 cent. larg : 74 cent. 1/2

Signé à droite en bas : Antibes E. Boudin. 93.

Boudin
(Eugène)

5. — Le Port de Trouville. 2.650 f

Les deux jetées de bois avec, au pied de chacune, quelques barques échouées.

L'ocre des sables, de la marée basse, jusque sur le tapis moiré de l'eau.

Au loin, l'émeraude polie de la libre mer.

Panneau. — haut : 31 cent 1/2; larg: 40 cent.

Signé à droite en bas : E. Boudin 90.

Boudin

(Eugène)

4.000f 6. — Antibes

Jusque dans les roches dont la jonchée irrégulière pèse sur le tapis ammoli des eaux, la mer conserve ce ton bleu ceruléen qu'elle tient — d'ailleurs — du ciel et dont elle se pare jusque l'autre rive, jusque les premiers coteaux, les villas de craie blanche, minuscules, innombrables, au pied des montagnes.

Des nuages moutonnent sur l'azur immense et malgré le rouge de cette barque à gauche, malgré le vert et l'ocre de cette rive à droite, c'est dans tout le tableau la persuasive symphonie des bleus légers et des mauves impalpables.

Toile. - Haut. : 51 cent. Larg. : 73 cent.

Signé à droite en bas : E. Boudin. 93 Antibes.

E Boudin

Antibes

Boudin
(Eugène)

7. — L'Escadre au golfe Juan. 3.400 f

Par un jour gris, le golfe Juan. Le promontoire rocheux à droite avec la masse verte des végétations de la côte; au deuxième plan, un autre promontoire plus aigu aminci jusqu'à trancher la mer; tout au lointain, le dessin des collines, couchées à terre comme des nuages fatigués.

Au fond du golfe, l'escadre et des barques.

Toile. — haut: 49 cent. larg: 72 cent.

Signé à droite en bas : E. Boudin 93

Boudin
(Eugène)

8. — Les bords de la Touques.



La calme et grasse campagne normande, vers les bords de la Touques. L'herbe est haute, les roseaux sont grands, l'eau jolie, les coteaux souples, le ciel léger, le village coquet, l'allée pleine d'ombre. Oui, c'est bien là cette calme et grasse campagne normande qu'on voit du coté des bords de la Touques.

Toile. — haut. : 48 cent. larg. : 72 eent.

Signé à gauche en bas : E. Boudin 90.

Boudin
(Eugène)

9. — Le Cap d'Antibes.

C'est un jour un peu compliqué, pour changer des journées de franc soleil. Mais l'aspect du cap d'Antibes n'en est pas moins beau, moins précieux à noter.

Le cap et ses tours, la côte lointaine, la petite voile blanche, les roches du premier plan, la guipure de la mer, autant de gammes harmonieuses qu'un Eugène Boudin ne pouvait surprendre sans songer à les fixer.

Toile. — haut : 49 cent. larg : 72 cent.

Signé à droite en bas : Antibes E. Boudin 93.

E. Boudin



Le Cap d'Antibes

Boudin

(Eugène)

10. — Sortie du Port de Trouville. 1.950f

La mer est revenue. On peut sortir. Aussi, une à une les barques quittent le port. Voiles blanches, coques rouges, toiles brunes vont glisser entre les deux jetées.

Panneau — haut. : 21 cent; larg. : 26 cent.

Signé à gauche en bas : E. Boudin. 84.

Boudin

(Eugène)

11. — Port de Trouville. — Marée basse



Sur leur base de sable fin, les jetées étirent leurs constructions de bois noircis. Vers le troisième plan, elles se rapprochent tout juste pour laisser passer les bateaux.

A la surface des eaux, il y a de longues déchirures ; les sables, en effet, affleurent çà et là : la mer est basse.

Panneau. — haut: 21 cent. 1/2, larg : 27 cent

Signé à gauche en bas : E. Boudin. 98

Boudin

(Eugène)



12. — Trouville.

Un coin de port bariolé de coques de navires, d'eaux scintillantes, de mâtures, de toits multicolores; un joli chaos de couleurs accrochées au velum bleu du ciel, aux croupes argentées des nuages, aux pointes des mats, à la flamme des pavillons, à l'ocre des berges, au profil des lointains.

A gauche, au premier plan, un trois-mats masquant d'autres navires; à droite, deux bateaux à quai. Entre leurs mats se dresse par dessus les toits de la ville un clocheton d'église.

Panneau. — haut : 32 cent. 1/2, larg : 41 cent.

Signé à gauche en bas : E. Boudin. 90.

E. Boudin

Trouville

Boudin
(Eugène)

13. — Le bassin du port de Trouville

Les mats plongent dans l'eau leurs ombres rigides et dans le ciel, leurs lances coupées par les voiles.

Entre le ciel et l'eau, la terre basse, les maisons, les lointains....

Panneau : haut. 29 cent. larg. 39

Signé à gauche en bas : E. Boudin à droite 1897

Boudin
(Eugène)

14. — La jetée de Trouville

Le chenal très étroit, car la mer est basse, a découvert les sables. A droite, une barque, oubliée par le flot sur la grève, une autre qui flotte...

A gauche, une autre barque qui peut conserver un suffisant tirant d'eau. Plus loin, les bateaux à voiles, la passe avec les deux phares, et entre les môles, le sentier d'eau qui est comme un lambeau du ciel traînant sur les sables.

Panneau. — haut : 20 cent; larg : 25 cent 1/2

Signé à gauche en bas : E. Boudin

Boudin

(Eugène)

15. — Un coin de rivière. — Deauville. — La Toucques.

C'est l'endroit où la rivière tourne et s'attarde dans les roseaux de la rive. Comme un miroir bleu, elle glisse calme, si calme qu'on croirait qu'elle veut rester là, un long temps, avant de repartir vers la mer proche.

Deux bouquets d'arbres se doublent dans l'eau paisible.

Une chaumière à droite dresse vers le ciel l'angle bruni de son toit et deux vaches, sur la rive gauche boivent au flot où vibrent leurs taches blanches et noires.

Le ciel est d'un azur léger, avec de petits nuages, et l'horizon d'un outremer amorti.

Toile. — haut. : 50 cent. larg. : 70 cent.

Signé à droite en bas : E. Boudin 90.

E. Boudin

Un Coin de Rivière

Boudin
(Eugène)

16. — Dunkerque 3.700 f

Un coin de port encadré dans les architectures rectilignes d'un dépôt en briques et dans la fantaisie des maisons, à droite, coiffés de tuiles.

Des bateaux à quai, une barque isolée à gauche, et devant le dépôt une berge, une anse où se casèrent des chalands...

Toile. — haut : 40 cent; larg : 54 cent.

Signé à gauche en bas : E. Boudin 89 Dunkerque

Boudin
(Eugène)

17. — St-Valery 2.950 f

La rivière sinue au pied des berges vertes à droite, tandis qu'à gauche, elle est toute chargée de bateaux, alignés en frise au pied des maisons et des promenades de la ville,

Une barque qui passe a effrayé les canards, sur l'eau.

Toile : haut. 34 cent. 1/2 cent. larg. 57 cent. 1/2

Signé à gauche en bas : E. Boudin 90 St-Valery

Boudin

(Eugène)



18. — St-Valery-sur-Somme.

Entre les deux rives, la Somme achève son cours et la mer commence. C'est, à gauche, le port des petites barques et la file des arbres tout au long de la promenade où se découpent, par dessus les feuillages, les toitures des maisons.

A droite, l'herbe descend jusque dans l'eau sauf une place toute pelée. Une maison entourée d'un petit mur regarde la mer chargée de barques légères, en retour vers le port.

Audacieux, au premier plan, un petit groupe de canards se risque à la promenade sur l'eau.

Toile. — haut : 40 cent. larg : 55 cent.

Signe à droite en bas : St-Valery : E. Boudin 90.

Boudin

St Valery-sur-Somme

Boudin

(Eugène)

19. — Fécamp.

Dans un calme ciel de crépuscule, flottent les bandes horizontales des nuées ardoisées ou roses.

L'eau du port, toute frisée de vent léger, se paillette de menus reflets jusque, là-bas, la rive où s'arrondit le toit d'une maisonnette tandis que de part et d'autre s'épanouit la double file des navires à quai.

Panneau. — haut. : 26 cent. larg. : 34 cent.

Signé à gauche en bas : E. Boudin. Fécamp 83.

1.650f

Boudin

(Eugène)

20. — Un coin de Port — Trouville.

Des bateaux au repos sur le tapis pailleté du vieux port.
A gauche, un haut pignon en valeur sur le ciel.

Panneau. — haut : 31 cent. larg : 40 cent.

Signé à droite en bas : E. Boudin 29 7bre 86

2.650f

Boudin

(Eugène)

21. — Le port de Trouville



Deux barques échouées gardent le seuil du port tandis que, le flot s'étant lentement retiré, un banc de sable interdit pour l'instant aux moindres petits bateaux l'entrée ou la sortie.

Un ciel nuageux pèse sur la mer tachetée de voiles triangulaires.

Panneau. — haut : 22 cent; larg : 18 cent.

Signé à gauche en bas : E. Boudin 77

Brown
(John Levis)

420f 22. — Le Parlementaire.

A la lisière du bois, le parlementaire lève son drapeau tandis que le trompette sonne, selon la coutume.

Sur le vert tendre du pré, les deux taches violentes des chevaux roux et noirs.

Panneau. — haut : 21 cent; larg : 15 cent 1/2

Signé à gauche en bas : John Levis Brown.

Brown
(John Levis)

210f 23. — Cavalier.

Panneau. — haut. 11 cent; larg : 8 cent. 12

Signé à droite en bas : John Levis Brown.

Brown
(John Levis)

300f 24. — La chasse au Faucon.

Sur la grève, le fauconnier à cheval, le piqueur et trois chiens. L'oiseau s'effare au poing du cavalier.

Panneau. — haut : 21 cent; larg : 15 cent 1/2

Signé à gauche en bas : John Levis Brown.

EDOUARD CHARLEMONT

S'il est un artiste de grand talent qui ait jusqu'à ce jour dédaigné les joies de la célébrité, c'est ce jeune autrichien élève de Hans Mackart qui, lui, vécut tout autrement que son élève et révolutionna l'Autriche, et je dirai même l'Europe où ses toiles trouvent partout des amateurs fanatiques. J'ai lu dans une étude fort intéressante que chez Hans Mackart, une sorte de scandale mondain qui dura, ajouta beaucoup au retentissement de ses succès. « On se racontait que les plus grandes dames de Vienne avaient posé dans l'atelier pour les femmes nues qui se prélassaient sur les toiles ; une princesse avait posé pour le torse ; une comtesse avait découvert ses seins pour les faire portraicturer par Mackart ; les belles épaules de cette troisième femme nue appartenaient à une grande dame polonaise et les jambes d'une quatrième figure aux attaches aristocratiques, étaient bien connues pour celles d'une magnifique hongroise fort admirée dans le monde viennois. »

On s'explique le pélerinage d'amateurs opulents qui allaient à l'atelier non seulement attirés par les toiles du maitre, mais aussi pour y trouver une carte d'échantillon des plus jolies femmes de Vienne dans un déshabillé complet. Rien de tout cela chez l'élève, Charlemont vit au milieu de personnages plus austères. Le seigneur Louis XIII est le plus souvent son modèle et c'est à peine s'il lui concède la compagnie de quelque servante jolie, mais chastement costumée. Charlemont comme Mackart est aussi un silencieux, vivant toujours à l'écart et n'ouvrant sa petite porte de couvent qu'à de rares fidèles étonnés d'entrer dans un atelier si vaste, meublé d'objets d'art précieux comme si tous les princes de la capitale du goût venaient y défiler en foule, chaque après-midi.

Charlemont est un minutieux, son travail est un travail de Pénélope, faisant et défaisant sans cesse jusqu'à ce qu'il soit parvenu à satisfaire son propre goût, ne se contentant que de la perfection absolue. Il passe longtemps sur un tableau, même quand ce tableau est commandé et qu'il pourrait le livrer avec moins de fini et sans

qu'un détail ne puisse passer à l'examen de la loupe. Il s'est attaché souvent à rendre des figures de nègres assez poussées pour que pas un trait de leur physionomie n'échappât à l'œil le plus attentif : en cela il a suivi les traces de Meissonier. *Le Charmeur de Serpents* qu'on trouvera dans cette collection est une des plus belles choses de son œuvre. On peut s'émerveiller aussi de compositions remarquables, comme *l'Estafette* où ses personnages donnent exactement l'expression de leur rôle dans une scène dramatique : la *Partie de cartes* et le *Septième Chapitre*, qui s'impose par la simplicité de la pensée et la chaleur du coloris.

On ne peut pas dire de Charlemont qu'il se perd dans les détails, puisqu'il les traite avec un tel charme qu'en même temps que ses figures on contemple agréablement le broc d'étain, la chemisette à dentelles, l'épée, le verre plein, le livre, la pipe et le baudrier.

Si Charlemont échappe à tant d'amateurs, c'est que le petit groupe de raffinés qui l'ont accaparé et pour ainsi dire sequestré, ne veulent que personne, en dehors de leur cercle restreint, ne puisse se vanter de posséder un Charlemont, pas même un bout d'étude, c'est que dès qu'une toile porte la trace d'une ébauche de lui, ils s'inscrivent en hâte pour en être l'acquéreur préféré. Ils implorent, ils supplient, ils surenchérissent. L'artiste est obligé de déposer sa palette pour expliquer qu'il a déjà promis, qu'il s'est engagé, essaye d'effrayer par le prix. L'assaut demeure amusant, et il n'est pas étonnant qu'en ces derniers temps, il se soit retiré extra-muros à la campagne, dans une villa, où il se fortifie, tout au moins pour repousser l'assaut des nouveaux venus.

Mais à partir de ce moment, où une série brillante de ses chefs-d'œuvre va être exposée, j'ai bien peur qu'il soit obligé de renoncer à sa vie d'ermite, car beaucoup d'amateurs vont se désoler de l'avoir si longtemps ignoré.

A. DE SAINT-ALBIN

Charlemont
(Édouard)

25. — Le flutiste.

Polichinelle est flutiste. N'est-il pas tout ce qu'on voudra? Mais il n'aime guère jouer pour le public. C'est bien plus plaisant de perler des trilles et des *traderideras* pour la seule forêt, qui n'interrompt jamais et qui, tout au contraire, accompagne avec sa bonne et forte voix d'orgue de cathédrale.

Aussi, Polichinelle est-il venu à la fenêtre jouer de la flute..... pour les arbres.

Panneau. — Haut. : 102 cent. ; larg. : 69 cent.

Signé a droite en bas : E. C.

Charlemont
(Edouard)

26. — Le fumeur.

Panneau. — Haut. 22 cent. 1|2 ; larg. : 19 cent.

Signé a gauche en bas : E. C.

Charlemont
(Edouard)

27. — La dernière goutte.

Fumer donne soif et boire aide à fumer. Le beau soldat sait bien cela. Aussi, debout, cambré dans sa casaque de cuir jaune, encollretté comme une marquise, feutré comme un reître, botté comme un capitan, plumeté de rouge, mancheté de soie, culotté de mauve, il boit, il boit, il boit. Les cartes attendent sur la table mais il n'est point question de jeu. Le broc est profond. Le drapeau attend à l'angle du mur ; mais il n'est point question de guerre. Le broc est consolateur. Le tambour attend par terre ; mais il n'est point question de parade. Le broc est léger à qui sait boire.

Aussi le gas regarde-t-il au fond du verre, la dernière goutte du dernier verre.

Fumer donne soif et boire aide à fumer.

Panneau. — Haut. : 49 cent.; larg. : 34 cent. 1|2.

Signé à droite en bas : E. Charlemont.

E. Charlemont



La dernière goutte

Charlemont
(Édouard)

28 — **Le charmeur.**

Assis près d'un petit mur blanc, le Sorcier dont les cheveux crépus crèvent la coiffe jaune, tient dans chaque main la tête d'un serpent.

Il leur parle : il les charme.

Panneau. — Haut. : 38 cent.; larg. : 46 cent.

Signé a gauche en bas : E. C. Tunis.

Charlemont
(Edouard)

29. — **Un Maghyar.**

Sous sa haute coiffure de peau de bête, grave, songeur, chevelu de blond, le maghyar.

Panneau. — Haut. : 21 cent. 1/2; larg. : 13 cent.

Signé a droite en haut : E. C.

Charlemont
(Édouard)

5.750f 30. — L'engagement tacite.

On a d'abord commencé par vider à demi le lourd broc d'étain et tant et tant l'on a bu que maintenant sur la table, les verres restent à demi pleins. C'est fini de causer. Que se dirait-on qu'on ne s'est déjà dit ? C'est bien plus grisant, à cette heure, de se regarder simplement, et de continuer, par les yeux, le langage d'amour. Il sait qu'il est beau sous le feutre noir et que sa collerette lui va bien et que ses cheveux, naturellement bouclent. Un baudrier tout neuf soutient l'inutile épée et la botte, large, immense est comme un double socle de cuir rude à sa fine élégance de guerrier loin des camps. Aussi laissa-t-il s'éteindre la pipe et préfère-t-il détailler trait à trait la bonne et belle fille qui sourit à l'invite muette et selon la coutume de qui ne dit rien, consent. La tapisserie est belle pourtant sur la muraille, mais l'engagement tacite est plus exquis encore.

Panneau. — Haut. : 38 cent. 1/2; larg. : 47 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

E. Charlemont



L'Engagement tacite

Charlemont
(Édouard)

31. — La fumée.

Dans le bon silence de la pièce close, le savant recueilli — mais talon rouge tout de même — achève la lecture du livre relié de pourpre. C'était un volume des pensées de M. de la Bruyère. Et voici que maintenant, le lecteur songe à ce qu'il lut. Par la fenêtre sans doute, on aperçoit un jardin bien tracé, à la française. Mais notre homme ne voit rien que la lente envolée de ses réflexions vers les plafonds où se perd la haute tapisserie. Scn doigt s'est allongé sur la couverture du recueil, et de l'autre main, il soutient la pipe amie, toute de terre blanche : la dentelle est retombée sur la manche, où s'enfonce, fin, nervé, l'aristocratique poignet.

Et la fumée bleue et effilochée sur le fond des tentures monte jusqu'aux poutres invisibles, tout comme la pensée du savant songeur qui vient de lire M. de la Bruyère.

Panneau. — Haut. : 37 cent.; larg. : 27 cent.

Signé à droite en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

6.500f 32. — L'Estafette.

L'homme à cheval est arrivé au milieu de la discussion des stratégistes et, d'un renseignement, a bouleversé leurs plans. Le vieillard semble dire « Es-tu sûr ?.... », l'homme debout soupçonne, de l'angle de la fenêtre, une traîtrise ; le capitaine presque chauve, de l'autre côté de la table, pèse et soupèse les arguments nouveaux ; le jeune homme vêtu de soie noire, intrigué, alarmé sans que cependant rien n'en paraisse trop, en oublie de jouer avec sa badine. Quand au cavalier costumé de cuir gris, il songe à quelque lointaine aventure....

Cependant l'homme insiste, et de son doigt écarté de la paume propose qu'on fasse entrer le camarade qui, à deux pas, garde les chevaux. Au mur le vieux plan de la Rochelle..

Panneau. — Haut. 35 cent. ; larg. : 44 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

E. Charlemont



L'Estafette

Charlemont
(Édouard)

33. – Le peintre et l'enfant. 1.120 f

Habillé de velours noir, le peintre assis devant son chevalet, regarde l'enfant qui, près d'une chaise à gauche, incline sa tête coiffée d'une singulière toque sur sa petite poitrine où s'étoffe une robe rouge à grand col et à longues manches.

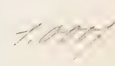
Au premier plan, à terre, une fourrure à longs poils noirs et roux.

Panneau. — Haut. : 43 cent.; larg. : 33 cent.

Signé à droite en bas : E. C.

Charlemont
(Edouard)

34. – Autour de la table.



Autour de la table, ils ont su grouper tout ce qui, dans le court instant où l'on paresse et où l'on flirte, peut embellir et égayer la vie.

Le pichet et les verres, la bonne pipe, la bonne chaise, la belle humeur....

Panneau. — Haut. : 22 cent.; larg. : 16 cent.

Signé à gauche en bas : E. C.

Charlemont
(Édouard)

1.650f 35. — La sérénade à l'automne.

Septuagénaire, Polichinelle n'abdique pas les galanteries d'antan. Il ne fait plus, certes, de sérénades aux belles, mais il n'en oublie pas pour cela le minutieux doigté des guitares d'Espagne. De sa fenêtre, il fait désormais la cour à l'Automne, l'automne rousse et or qui habille les vieux arbres du jardin d'un mélancolique manteau, avant les effeuillements de demain. L'automne du jardin est aussi l'automne de Polichinelle, que guette l'hiver de la vie. Hélas, il connaît ses rides, et la perte de sa mémoire ! Aussi, jusqu'à ce soir, au dessus du bois doré, portant crâne encore ses sabots enrubannés, ses jarretières jaunes, sa culotte à boutons, sa bosse double et son bicorne, Polichinelle va-t-il sérénader vers l'Automne, bienveillante et mensongère fée qui prête de la beauté aux feuillages morts et de la noblesse aux septuagénaires.

Panneau. — Haut. : 60 cent.; larg. : 35 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

E. Charlemont



La Sérénade à l'Automne

Charlemont
(Édouard)

36. – A ta santé!

Le vieux soldat a conté au plus jeune des aventures de guerre terribles et glorieuses. Maintenant on se porte des santés. 1450 f

Le jeune homme paiera.

Et, tout à l'heure, s'il faut encore du vin, la personne qui, à gauche, dans une proche pièce, veille aux fourneaux, en saura bien rapporter d'autre.

Panneau. — Haut. : 37 cent.; larg. : 45 cent.

Signé à gauche en bas : E. C.

Charlemont
(Édouard)

37. – Le gant.

On le lui a jeté, mais il l'a mis sous son pied, il le méprise.

Il méprise l'insulte, le défi, le combat, la mort, n'importe qui, n'importe quoi. Il est brave.

Qui donc oserait d'ailleurs soutenir ce regard qui provoque et qui blesse, plus aigu qu'un coup d'épée?

Panneau. — Haut. : 37 cent 1/2; larg. : 24 cent. 1/2.

Signé à droite en bas : E. C.

Charlemont
(Édouard)

38. – La lecture.

On croirait qu'il relit son rôle avant d'entrer en scène, un jour de *Misanthrope*. Mais non, car il est bien *du temps* et tantôt il quittera ce coin de fenêtre pour aller saluer le Roy au petit coucher.

C'est sans doute quelque héroïque lecture. Il ne mettrait pas ainsi son poing sur la hanche s'il n'était question en ce livre de beaux combats ou de glorieuses amours.

Il est au surplus également fait pour l'une et l'autre prouesse. Il porte à merveille la dentelle, et l'épée ne lui messierait point.

Panneau. — Haut. : 44 cent.; larg. : 32 cent.

Signé à droite en bas : E. Charlemont.

E. Charlemont



La lecture

Charlemont
(Édouard)

39. – Une rue à Tunis.

Dans l'étranglement des hautes murailles, la perspective des arcades s'éloigne vers les vieux quartiers d'où remonte l'arabe indifférent aux jeux de la lumière sur les séculaires pans de murs. Par dessus de hautes clôtures, quelques baies pleines d'ombre fraîche.

Et là haut, sur le bleu du ciel, la coupole énorme, comme de craie blanche, d'une mosquée baignée de soleil.

Toile. — Haut. : 79 cent. ; larg. : 55 cent.

Signé à droite en bas : E. C. Tunis. 88.

Charlemont
(Édouard)

40. — Charmeur de serpents. — Intérieur nègre.

Parmi les poteries aux formes grasses, aux bleus lourds, les paniers, les tapis arabesqués, les outres, les boucliers et les lances, pendues aux murailles de terre, deux noirs. L'un assis, coiffé du fez, étend le bras droit vers des osiers où il s'efforce de maintenir le reptile éveillé, l'autre debout, tout en robe jaune, joue d'un bizarre instrument dont le bec très fin s'élargit vers la base et est percé de trous.

Sandales rouges, carreaux céramiques au mur, l'arc surbaissé d'une voûte où de l'ombre s'épaissit.

Panneau. — Haut. : 32 cent. ; larg. : 36 cent.

Signé à droite en haut : E. C.

E. Charlemont

Charmeurs de serpents

Charlemont
(Edouard)

41. — Chargeant son fusil.

Consciencieux, il a dosé la poudre et la bourre. Maintenant, il pousse avec l'aiguille. Il connaît son fusil et il l'aime. Il le charge avec gravité et tendresse : c'est pour lui comme un sacerdoce.

Panneau. — Haut. : 12 cent. 1/2; larg. : 13 cent.

Signé à gauche en bas : E. C.

Charlemont
(Édouard)

42. — Le nègre. — Étude.

Panneau — haut. : 48 cent; larg. : 37 cent.

Signé à droite en bas : E C. 82.

Charlemont
(Édouard)

4.320f

43. — Le septième chapitre.

Le pasteur, chaque jour d'été, ouvre sa fenêtre dont les vantaux font face à son église, et là, sur le banc de pierre, à côté de son tricorne, il ouvre à la table de ses genoux le gros livre où s'ajoutent page à page les vérités des Ecritures.

Aujourd'hui, il fait chaud, et le reflet des vieilles pierres emplit la pièce d'une gaieté et d'une lumière généreuses. Aussi, le lecteur a-t-il ouvert sa soutane dont les plis retombent jusqu'aux dallages. Et, dans l'enchantement des vitraux incendiés de clair soleil, du bord de ses petites lèvres minces, le vieillard laisse tomber, à lentes syllabes : *« Das VII Capittel.»*

Panneau. — Haut. : 77 cent.; larg. : 50 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont. 1897.

E. Charlemont



Le septième Chapitre

Charlemont
(Édouard)

44. — Une lecture.

Cinq personnages dont l'un, à la fenêtre, lit quelque document intéressant sans doute, puisque la pipe s'éteint aux lèvres de celui-ci et que le broc s'endort au poing de celui-là.

Panneau. — Haut. : 35 cent.; larg. : 49 cent.

Signé à droite en bas : E. C.

Charlemont
(Édouard)

6200f.

45. – La partie de cartes.

Dans l'accueillante auberge où ils savent trouver toujours le fauteuil, la table cirée, les cartes grasses, le verre évasé et le vin clairet, les trois hommes de guerre se sont réunis pour jouer pique et trêfle, cœur et carreau.

Sous leurs feutres, ils se défient, également braves au jeu. L'étendard et le tambour pourraient dire qu'ils sont aussi braves. S'il le fallait, ils iraient se battre jusqu'en cette Amérique découverte l'autre année, et dont la configuration géante et maladroite emplit tout un pan de la muraille.

La fille, en corsage rose et orange, poing à la hanche, broc au poing, surveille les coups, grave et vaguement prête à railler.

Au chambranle de la porte, pend par sa chaîne une vieille lampe.

Panneau. — Haut. : 25 cent. 1|2; larg. : 35 cent. 1|2.

Signé à droite en bas : E. Charlemont. 93.

E. Charlemont

La partie de Cartes

Courant
(Maurice)

46. — L'embouchure de la Seine.

Une rive de fleuve où déjà du galet roula des touffes de varechs, des sables à fleur d'eau, au loin un ciel de crépuscule éteint sur une eau sans reflets.

La tache brune d'une barque.

Toile. — Haut. : 43 cent. ; larg. : 53 cent 1/2.

Signé a gauche en bas : Maurice Courant.

Courant
(Maurice)

47. — Mer calme.

La côte avec le désordre des pierres moussues où un peu d'eau reste encore. La mer avec des barques jusqu'à l'horizon.

Le ciel qui continue la mer.

Panneau — Haut. : 54 cent. ; larg. 65 cent. — Collection Alexandre Dumas

Signé a gauche en bas : Maurice Courant, 1892.

Courant
(Maurice)

48. — Vent du Nord.

Toile. — Collection Alexandre Dumas.

Signé a droite en bas : Maurice Courant, 1872.

Desboutin
(Marcellin)

49. — La femme au chien.

Dans un fauteuil vert, une femme coiffée d'un étroit chapeau de paille, vêtue d'un peignoir blanc où court une dentelle noire, retient entre ses bras un petit chien.

Panneau. — Haut. : 32 cent.; larg. : 23 cent. 1|2. — Collection baron de Menasce

Signé à droite en bas : M. Desboutin.

Dupray
(H)

50. — La politique.

L'un des trois hommes lit le journal; l'autre, en mangeant, commente, et le troisième, plus jeune, fait son éducation.

Ils sont en bras de chemise, et derrière eux, la forge attend qu'ils aient fini de parler politique.

Toile. — Haut. 25 cent. 1/2; larg. : 19 cent. 1/2. — Collection baron de Menasce.

Signé à gauche en bas : H. Dupray.

Gervex
(Henri)

51. — La sortie du bain.

La laide vieille bonne, antithèse en bonnet blanc, tend le peignoir à la jeune femme qui, toute nue, et d'une ligne jolie, sort du bain.

Toile. — Haut. 21 cent.; larg. : 9 cent. 1/2. — Collection Albert Wolff

Signé a gauche en bas : H. Gervex.

Goubie
(R)

52. — Les poulinières de Chamant.



Toile. — Haut. 40 cent.; larg. : 45 cent

Signé à gauche en bas : R. Goubie.

Goupil
(Jules)

400f

53. — Étude d'enfant.

Coiffé d'un tricorne noir, l'enfant aux boucles blondes glisse vers nous son regard fin, observateur déjà, et peut être un peu dédaigneux.

Il a déboutonné sa petite veste et comme pour montrer qu'elle est belle — est-on coquet à cet âge ? — Il étale la jolie main, les doigts et le poignet sur l'objet qu'évidemment il ne tient ainsi que pour nous laisser juges de sa grâce charmante et de son aristocratique distinction.

Panneau. — Haut. : 76 cent. ; larg. : 56 cent

Vente J. Goupil.

Guignard
(Gaston)

78f.

54. — Un quai. — Dinan.

Deux bateaux de pêche avec leurs mâts bruns d'où pendent les cordages. Derrière ce treillis léger, apparaît la petite ville éclairée de soleil pâle, alignant ses petits toits piqués de cheminées jusqu'au bout du port.

A gauche est le quai et un homme qui s'éloigne.

Panneau. — Haut. : 75 cent. 1|2 ; larg. : 34 cent 1|2.

Signé à gauche en bas : Gaston Guignard.

Huguet
(V.)

55. — Biskra. 850f

Blanc, rouge, bleu, le petit groupe des femmes dans l'eau jusqu'à mi-jambes.

A gauche un mur à gradins que dépassent les cimes des palmiers épanouis.

Un cavalier, à droite, puis la fuite du fleuve dans les roches plates jusqu'aux coteaux roux de l'horizon.

Panneau. — Haut : 36 cent. 1/2 ; larg. : 45 cent.

Signé à gauche en bas : V. Huguet.

Huguet
(V.)

56. — Porte de mosquée. 700f

L'arc excentré du seuil de la mosquée, la porte verte éclatante ajourée de rosaces et les groupes des chevaux et des arabes.

Sur le tout, après l'arête horizontale du haut mur, le ciel, incroyablement bleu.

Panneau. — Haut. : 44 cent 1[2; larg. : 37 cent.

Signé à droite en bas : V. Huguet.

Huguet
(V.)

57. — Maison arabe.

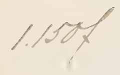
Le seuil plein cintre ; au-dessus la fenêtre coupée en deux par une colonne de granit, à gauche une boutique sous un avant-corps de maçonnerie.

En avant, un cavalier sur un cheval blanc, des indigènes à courtes culottes. Et, çà et là, sur les nuques, le fez.

Toile. — Haut. : 40 cent. ; larg. : 32 cent.

Signé à droite en bas : V. Huguet.

Huguet
(V.)



58. — La Grande Mosquée.

La porte monumentale coupée à mi hauteur par une frise de céramique bleue, enfoncée dans l'ombre.

Par dessus, le tas compact des constructions que coiffe la basse coupole.

Çà et là, des groupes que domine un cavalier.

Toile. — Haut. : 84 cent. ; larg. 64 cent.

Signé à gauche en bas : V. Huguet.

Huguet
(V)

59. — Marabout à Biskra.

Ce n'est pas l'heure où l'on mène à la source les chevaux, et où les femmes apportent les urnes. En ce moment, il n'y a dans l'ombre du marabout, qu'un cavalier blanc sur un blanc cheval et trois indigènes.

La campagne à gauche s'enfonce du côté des collines rougeâtres et l'azur profond du ciel s'alourdit sur tout le décor vibrant de soleil.

Panneau. — Haut. : 45 cent. ; larg. : 35 cent

Signé à gauche en bas : V. Huguet.

Jacomin
(F)

60. — L'allée des chênes.

Panneau. — Haut. : 64 cent. ; larg. : 49 cent.

Signé à droite en bas : F. Jacomin

JONGKIND
(1819-1891)

M. Jongkind est le Ziem de Rotterdam, qu'il voit et qu'il peint à travers la buée qui s'échappe de la Meuse et des canaux, enveloppant d'une résille de brouillard les quais et les barques, les maisons et les *boompjes*, si bien que pour les distinguer devant ses toiles comme dans la ville même, il faut que l'œil prenne le temps de se faire à ce léger nuage. Un peu de patience, l'habitude dissipe cette vapeur humide, mais non le charme de la peinture.

CHARLES TARDIEU — 1874

« Je l'aime, ce Jongkind, il est artiste jusqu'au bout des ongles ; je lui trouve une vraie et rare sensibilité ; chez lui tout gît dans l'impression ; sa pensée marche entraînant sa main .... »

C'est Castagnary qui tient ce langage dans l'*Artiste*, où il exalte les refusés glorieux du Salon de 1863. Dix années plus tard, le justicier pourra encore opposer sa sympathie lucide à l'aveuglement partial des jurys : Jongkind est de nouveau parmi les proscrits. Il faut lire, dans les lettres adressées à son ami Detrimont, comment le bon peintre se révolte sous l'affront et comment sa tristesse doucement s'épanche.

Le voici bientôt vieux : depuis 1846, il expose et peine sans relâche, s'efforçant de conduire le paysage vers l'analyse et la notation des phénomènes lumineux ; les aspects grandioses ou intimes de la nature l'émerveillent et, du soir au matin, il les reproduit, sans littérature mais non sans émotion, avec la naïveté chaleureuse de son âme simple, tendre et sauvage. On ne le comprend guère pourtant ; seule l'élite devine en lui l'initiateur de l'impressionnisme : Philippe Burty le loue sans réserve ; dans le *Journal des Goncourt*, le peintre n'est pas traité avec une moindre estime, tout d'abord le 4 Mai 1871, lors d'une visite, qui fournit prétexte à un portrait caractéristique de l'homme et à une curieuse appréciation de ses travaux du moment.

« J'ai été un des premiers à goûter l'artiste, dit Edmond de Goncourt, mais je ne connais pas le bonhomme. Figurez-vous un grand diable de blond, aux yeux bleus, du bleu de la faïence de Delft, à la bouche aux coins tombants, peignant en gilet de tricot et coiffé d'un chapeau de marin hollandais. Il a, sur son chevalet, un tableau de la banlieue de Paris, avec une berge glaiseuse d'un tripotis délicieux. Il nous fait voir des esquisses des rues de Paris, du quartier Mouffetard, des abords de Saint-Médard où l'enchantement des couleurs grises et barboteuses du plâtre de Paris semble avoir été surpris par un magicien dans un rayonnement aqueux..... » Mais où Edmond de Goncourt témoigne de la compréhension la plus pénétrante et la mieux avertie, c'est lorsqu'il énonce, à propos du Salon de 1882, cet axiome destiné à servir d'épigraphe à toutes les biographies à venir : « Une chose me frappe, c'est l'influence de Jongkind. Tout le paysage qui a une valeur, à l'heure qu'il est, descend de ce peintre, lui emprunte ses ciels, ses atmosphères, ses terrains. Cela saute aux yeux et n'est dit par personne..... »

Cette suprématie, chacun l'allait bientôt reconnaître et proclamer à l'envi. Quand la mort eut mis un terme à la carrière de Jongkind, les yeux les plus hostiles soudain se dessillèrent ; l'indépendance des allures, la hardiesse et la nouveauté du métier cessèrent d'être imputées à grief. Les critiques après décès relatèrent, plus ou moins exactement, comment s'était écoulée cette existence assez simple pour n'avoir pas d'histoire, non point heureuse cependant.

On rappella la naissance de Jongkind en 1819 à Latrop, sa venue à Paris, ses courses à travers la France, ses fréquents retours au pays natal, l'âpreté de la lutte pour la vie, la misère, la maladie, les troubles cérébraux qui en résultèrent, puis la fin obscure, à soixante-douze ans, dans un bourg perdu du Dauphiné. Au demeurant, de quoi servent ces regards vers le passé ? Mieux que toutes les récriminations perdues, l'œuvre de Jongkind s'est chargée de le venger des iniquités subies. On avait vu l'Exposition du Centenaire affirmer la prépondérance de Corot parmi les peintres français du Siècle ; il échut aux tableaux et aux aquarelles réunis en Décembre 1891 et en Mars 1893, de déterminer la place de Jongkind dans l'Ecole Contemporaine.

Tel qu'il parut alors, Jongkind prit rang parmi les rénovateurs du paysage moderne. Si la tentation vient d'analyser sa personnalité, il semble qu'on y découvre des éléments d'essence opposée. Traditionnellement, Jongkind appartient à la lignée des peintres hollandais avides de quiétude autant que de vérité ; mais avec le calme de l'humeur, la susceptibilité de l'organisme forme un absolu contraste ; la vivacité et l'intensité de la perception sont extrêmes. De là, dans l'œuvre, des différences qui varient selon les pratiques suivies et prêtent aux mêmes remarques dont un autre maître fut naguère l'objet. Tant qu'il peint à l'huile, dans les polders de Belgique, sur les bords de la Seine ou de la Meuse, dans le Nivernais, en Provence, à la côte Saint-André,

Jongkind choisit de préférence des spectacles peu instables ; il aime à dire les frémissements argentés de la lumière lunaire à la surface des canaux endormis, le repos des bateaux balançant leur mâture dans l'anse des ports, la campagne dorée et rougeoyante avec, à l'horizon, le disque du soleil couchant, les paysages de brume et de neige, la terre morte et glacée. Dans ces représentations, l'enseignement d'Eugène Isabey est reconnaissable à la recherche du motif pittoresque et à la volonté d'animer le site par quelque figuration minuscule ; bien que Jongkind ait innové la gamme des gris vaporeux, on peut tenir pour un autre héritage de la tradition romantique l'emploi, encore assez fréquent, de bitume et de rouille. N'en alla-t-il pas de même pour Millet et n'est-on pas en droit de conclure, à leur sujet commun, qu'ils ne donnèrent tous deux leur pleine mesure qu'en dehors de leurs tableaux, Millet dans ses pastels et ses dessins, Jongkind dans ses prodigieuses aquarelles ?

Ici l'élan passionné n'est plus retardé par les lenteurs de l'exécution. Libre à notre peintre de se satisfaire, de rendre son impression avec la fougue du primesaut, dans le feu de l'improvisation. Ici aussi, plus de signe d'atavisme, plus aucun rapport avec les prédécesseurs. Les facultés individuelles ont tout absorbé à leur profit. Ceux qui prétendent ne voir en Jongkind qu'un artiste de transition — le lien entre Corot et Monet — chercheraient en vain, devant ces aquarelles, de qui elles descendent et qui elles annoncent : conception et procédé, tout appartient en propre à leur auteur.

Ebauchées, lavées et terminées en une seule séance, dont elles portent d'ordinaire la date, ces aquarelles, rapides jusqu'à donner la sensation de l'instantanéité, disant ce qui demeure et ce qui passe, l'immuable et l'accident, la construction et l'effet. D'instinct et avec un sentiment inné de la perspective, Jongkind a établi son paysage, marqué l'éloignement de l'horizon, la succession des plans, les mouvements du sol, la géographie de la région. Après ce crayonnage primordial, qui constitue l'assise solide de l'œuvre, viennent d'autres indications destinées à donner la vie, le mouvement, à peupler et à animer le décor ; des passants cheminent, des ailes de moulins tournent, de lourdes péniches glissent lentement, une carriole roule sur la grande route, des chaloupes se croisent, une locomotive passe.

Puis il appartient aux rehauts de compléter la vraisemblance en ajoutant la couleur et de rendre les rayons et les ombres, les vibrations de l'éther et du ciel. Si dans le concours et l'emploi de tant de dons précieux, l'un d'entre eux devait prévaloir, c'est à la faculté de consigner l'ambiance que reviendrait sans nul doute ce privilège. Les aquarelles de Jongkind sont enveloppées, baignées dans des effluves qui se modifient à l'infini, selon la minute et le climat, et on y rencontre, victorieusement surprise, l'immatérialité des plus insaisissables phénomènes, le voile des temps demi-couverts, la lourdeur orageuse de la canicule, les menaces des nues chargées de pluie ou de

neige, les molles vapeurs qui flottent au-dessus des eaux. Ainsi toutes les lumières, toutes les vibrations, tous les états d'atmosphère, Jongkind les a différencées, selon leur ténuité spéciale, avec un tact, une précision, une autorité infaillible.

D'autres cependant, et des plus grands, avaient promené sur le whatman le pinceau chargé d'eau colorée et de gouache ; d'autres, épris de la nature et jaloux de la célébrité avaient confié au même procédé le secret de leurs visions ; mais il n'échut qu'à Jongkind de s'approprier intimement un mode d'expression, de s'en assimiler l'esprit, d'en étendre les vertus, de le recréer au point d'arracher à la postérité cet unanime aveu : Jamais l'alerte, la transparence, les facultés évocatrices de l'aquarelle n'offrirent profit pareil à celui qu'en sut tirer, au dix-neuvième siècle, le peintre néerlandais Johann Barthold Jongkind.

ROGER MARX

Jongkind
(Johann-Barthold)

61. — Les Patineurs.

Le vieux moulin est debout entre le fleuve où s'éloignent les glaçons, et le chemin où rivalisent les patineurs.

Isolés, par groupe, ils glissent sur la glace rayée.

Au premier plan, un tronc d'arbre coupé; au lointain à droite, la lisière d'un bois et un calme horizon d'eaux et de berges.

Seule, et peu tentée de partager les plaisirs du jeune âge, une femme âgée, coiffée de la capeline rouge, s'en va du côté de la maison et du moulin, sur le mauvais chemin que tapisse la neige.

Panneau. — haut. : 33 cent. larg. : 46 cent.

Signé à droite en bas : Jongkind. 1863.

Jongkind



Les Patineurs

Jongkind

(Johann-Barthold)

62. — Honfleur.

Le temps est gris dans le ciel et sur la mer. Vers le port dont, à droite, s'érige le sémaphore, le grand navire à voiles s'en va, lentement, sur le flot calme.

Une barque suit, tandis que, plus loin, c'est une autre embarcation dont, seules, les voiles supérieures claquent au vent.

Toile. — Haut. : 32 cent.; long. : 47 cent.

Signé à droite en bas : Jongkind, 1863.

Jongkind
(Johann-Barthold)

63. — Port en Hollande.

La mer est quelque peu houleuse, et jusque dans le port la vague pousse la vague. Le clocher du village, comme une aiguille pique l'étoffe du ciel où un gros nuage blanc et une lourde fumée noire se déploient.

Petites maisons, cheminée debout sur des toits plats d'usine, grand navire à trois mats au sommet duquel claque un pavillon à trois couleurs, barques à voiles blanches, bateau à rameurs, horizon bleui tacheté de façades indistinctes.

Toile. — Haut. : 42 cent. 1/2 ; larg. : 56 cent.

Signé à droite en bas : Jongkind. 1862.

Jongkind

Port en Hollande

Jongkind
(Johann-Barthold)

64. — Vent du Nord.

2950f

Dans le vent qui chasse au nord, la barque galope la mer, une embarcation avec des rameurs, un vapeur et sa fumée, un petit groupe de voiles grises au bord du ciel et la pelote de coton d'un beau nuage suspendu au-dessus de la mer.

Toile : haut. 32 cent. 1/2 ; larg. 47 cent.

Jongkind, 1866.

Jongkind
(Johann-Barthold)

65. — Marine.

C'est l'un de ces mornes chemins d'eau comme on en voit dans la Hollande aux abords de la mer, avec des rives plates et nues, minces langues de terre étirées entre le ciel et le fleuve, à peine coupées çà et là par la tache et la bosse d'une maisonnette. Point d'arbre et tout de suite après l'arête de la berge, le ciel amorti des bleus épais du zénith aux mauves imperceptibles et aux opales malades de là-bas.

Monumental dans ces horizontalités, tout en verticales sauf les traverses d'où pendent les voiles repliées, c'est le navire dont les pavillons se développent sur l'espace, au grand vent.

Une barque où trois personnes rament. Un bateau à voiles sur la droite, et à gauche, des herbes brunies sur une pointe d'île.

Toile. — Haut. : 42 cent. 1/2 ; larg. : 55 cent. 1|2.

Signé à droite en bas : Jongkind. 1866.

Jongkind



Marine

Van Marcke
(Em.)

66. — Forêt de Fontainebleau.

Un coin d'eau et de vieux arbres de mousse et d'écorces, un coin de la prodigieuse forêt où le décor sans cesse se renouvelle sans déchoir jamais de sa réputation d'absolue Beauté.

Panneau. — Haut. : 24 cent.; larg. : 32 cent. — Vente Van Marcke.

Signé à droite en bas : Em. van Marcke.

Van Marcke
(Em.)

67. — Les Chèvres.

Deux chèvres au pré; l'une tond l'herbe, l'autre accroupie regarde du côté de la camarade....

Toile. — haut 23 cent; larg : 31. — Vente Van Marcke.

Signé à droite: Em. Van Marcke.

Mathey
(P.)

68. — La plage de Cabourg.

Le large chemin de sable piqué, çà et là, de poteaux où s'éploient les oriflammes; les ombres bleuies des cabines, la route frangée d'herbes et de maisons, la mer, à gauche et le ciel rehaussé d'un dessin déchiqueté, le décor flottant des nuées arrondies jusque l'horizon imperceptiblement rosé.

Toile. — haut: 33 cent. larg. : 63 cent.

Signé à droite en bas : P. Mathey.

MEISSONIER

La plus grande gloire de M. Meissonier devant la postérité sera non seulement d'avoir été l'un des plus illustres peintres de son temps, mais encore de n'avoir sacrifié à aucune époque de sa longue carrière, un atome de sa dignité. L'histoire des arts est attristée par les nombreux exemples de défaillances que les plus purs génies ont subies. quand, parvenus au sommet de la situation acquise, ils ont jeté en pâture à l'amateur, des œuvres conçues dans le seul but d'un rendement d'argent, sans souci du respect de soi-même et de l'honnêteté dans l'œuvre qu'on doit au public en échange de la grande situation de l'artiste. M. Meissonier a cette gloire incontestable de n'avoir pas sacrifié, pendant une heure de sa vie, à des préoccupations en dehors de son art. Cette « respectability » du peintre, comme disent les Anglais, est inattaquable, et ceux-là même qui, jusqu'à un certain point, font des réserves sur l'œuvre, s'inclinent avec respect devant cette belle conscience d'artiste.

Les bouleversements dans les arts entraînent, comme ceux de la politique, un certain désordre des esprits. Delacroix succédant à Gericault avait passé sur l'art français avec ses drames puissants et la fougue de l'exécution ajoutée à tous les étonnements de son incomparable palette. Les peintres de troisième plan dénaturent cet art si grand en s'appropriant tous les défauts du maître, sans son génie; la hardiesse de la conception se transforma en un oubli complet de l'ordonnance de l'œuvre; l'audace de la couleur devint de l'excentricité voulue; on vivait sous le règne d'un romantisme à tous crins, dans le choix du sujet aussi bien que dans la façon échevelée de peindre. Je ne saurais mieux comparer cette crise qu'à celle de la musique contemporaine, affolée par le génie de Richard Wagner. Au milieu de cette débandade surgit tout à coup M. Meissonier, avec de petits tableaux d'un dessin si serré, d'une exécution si précieuse. L'art dédaigné des Flamands renaissait sous le pinceau de ce jeune Lyonnais fils de parents pauvres, comme une protestation contre le désordre et un appel suprême à la conscience artistique. Que venait faire ce disciple de Terburg, de Miéris et de Gerard Dow dans une école vouée à toutes les excentricités ? Dédaigneusement, on l'appelait peintre de petits bons-hommes. Puis, à mesure que les études rapprochaient davantage M. Meissonier de la nature, on le traita de photographe. Les médiocres imitateurs de Delacroix n'eurent pas assez de mépris pour ce consciencieux, ils le combattirent avec la même passion et la même intolérance qu'avaient déchaînées les classiques de l'Institut contre Delacroix. On ne tenait pas compte à M. Meissonier du dessin sévère de son œuvre, de l'exécution irréprochable et de cette noble conscience d'artiste, qui ne devaient jamais se démentir, qui n'ont été dépassées par aucun ancêtre, et qui assurent à son nom le respect devant la postérité. Le pauvre enfant de Lyon, l'élève de Léon Coignet, était destiné à devenir l'un des plus grands artistes de ce siècle.

ALBERT WOLFF.

Meissonier

(E.)

69. — Guide à cheval. 700f

Étude pour le tableau 1807.

Panneau. — Haut : 20 cent. 1/2; larg. : 11 cent. 1/2.

Signé à gauche en bas : E. M.

Meissonier

(E.)

70. — Tête de cheval. 275f

Panneau. — Haut. : 10 cent 1/2; larg. : 8 cent.

Signé à gauche en bas : E. M.

Meissonier

(E.)

71. — Etude de cheval — 1807. 300f

Panneau. — haut. 21 cent; larg : 13 cent.

Signé à gauche en bas : E. M.

Meissonier

(E.)

72. — Jambe de cheval. — Étude.

Panneau. — haut. : 14 cent. larg. : 23 cent.

Signé à droite en bas : E. M.

Pettenkoffen
(A. de)

2.150f 73. — Marché en Hongrie.

Au pied des maisons, le troupeau des chevaux liés trois à trois.

Panneau. — Haut. : 13 cent.; larg. : 24 cent.

Signé à gauche en bas: Pettenkoffen.

Pettenkoffen
(A. de)



74. — Marché aux chevaux.

Panneau. — Haut. : 9 cent.; larg. : 11 cent.

Signé à droite en bas : A. P.

RAFFAELLI

Raffaëlli a créé un mot pour exprimer son genre d'impression ; il a créé le *Caractérisme.*

Et l'on doit l'excuser de s'être donné cette qualification, qui n'ajoute rien à son œuvre, quand on sait qu'il s'est formé tout seul et qu'il eut à supporter de longues luttes pour l'existence.

Aujourd'hui, il est en plein succès, et il peut être fier de son passé laborieux. Ce passé est curieux à connaître ; il est une leçon de persévérance pour ceux qui ont une vocation bien arrêtée, mais également bien contrariée. Tout jeune, le dessin et la peinture l'attiraient ; malheureusement, s'il était prodigue de son rêve, son gousset sonnait le vide, et ses dents de vingt ans demandaient du pain.

Il se découvrit une voix agréable de baryton et chercha un engagement : il le trouva. Sa journée était alors singulièrement occupée. Le matin, il apparaissait à l'Ecole des Beaux-Arts. A midi, il était dans une église, debout à côté de l'orgue et chantant, suivant le hasard des cérémonies, le *Gloria in excelsis* ou le *Dies Iræ.* Dans l'après midi, il courait à la répétition et, le soir, il jouait son rôle au Théâtre des Nouveautés.

Mais comme la vie était chère à Paris, et que les recettes étaient limitées, il habitait Asnières. Et voilà que, de la barrière de Clichy au pont de Courbevoie, un monde nouveau s'offrait à son observation toujours en éveil : c'étaient de petits rentiers retirés des affaires, des sous-officiers retraités, des ouvriers des usines de la banlieue et des balayeurs, aux indigences presque confortables, et des noctambules douteux, qui, à bout de misère, écroulés dans la paresse et dans le vice, prennent la route de la révolte pour descendre jusqu'au crime. Il y avait aussi les chiffonniers, fureteurs des dépotoirs publics, les chercheurs de mouron... pour les petits oiseaux, les baladeurs à la lune, en quête d'une situation à trouver ou d'un coup à faire. Et comme si la tristesse des gens se fut communiquée aux choses, la campagne se revêtait de mélancolie, les arbres avaient des bras maigres étirés douloureusement, et le sol, inégal et semé de cailloux et de tessons, était chauve de verdure et de fleurettes. Et ce fut, pour ce grand garçon qui travaillait tant, une révélation.

Il se réveilla, à son tour, le peintre des grisailles suburbaines, fixant, d'un crayon ou d'un pinceau plein de hardiesse sincère, les types rencontrés et les caractères soupçonnés ; d'abord il reçut l'accueil réservé aux nouveaux venus avec une idée,

c'est-à-dire l'indifférence qui ne se donne pas la peine de regarder, ou la jalousie qui s'efforce de ne pas voir .Puis à force de patience et de travail, mêlant la note comique à à la note attendrie, sans jamais tomber cependant dans la sentimentalité, il s'imposa et l'on reconnut qu'il était quelqu'un : voilà l'histoire de Raffaëlli.

Les terrassiers, les balayeurs et les bohêmes, les enfants et les servantes, les les ouvriers et les marchands forains, les chanteurs des rues et les badauds paisibles, tels furent ses premiers modèles.

En fixant ces types, Raffaelli a moins fait la synthèse d'une époque que l'analyse d'état d'âmes communs à toutes les époques, et je serais presque tenté de dire, à mon tour, pour lui être agréable, qu'il a fait — et bien fait — du *Caracterisme*.

ROGER-MILÈS.

Raffaëlli
(J.-F.)

75. — Le déclassé.

Avec son ballot au bras, il s'en va, à pas lents, sur le chemin des fortifs.

C'est son triste et misérable royaume. Il avait mieux rêvé. De tout son passé d'espoir,il ne lui reste que ce pauvre haut de forme.

A-t-il de la haine aux yeux? Non, plutôt, c'est l'amertume qui, d'ordinaire flotte aux prunelles des incompris.

Panneau. — haut : 21 cent; larg : 8 cent 1/2.

Signé à droite en bas : J.-F. Raffaëlli.

Ramos

76. — L'entrée des toréadors. 30f

Vers l'arène, l'arc d'une basse porte conduit le groupe des toréadors qui affectent de ne point marcher au pas, malgré le rythme des musiques qui, probablement, les saluent.

Panneau. — Haut. 21 cent. ; larg. : 13 cent.

Signé à droite en bas : R.

Stevens
(Alfred)

77. — Tête de femme. 400f

Panneau. — Haut. : 18 cent.; larg. : 12 cent.

Signé à gauche en haut : A. Stevens.

Tassaërt
(O.)

78. — La nymphe. 500f

Au pied d'un arbre, la nymphe s'est endormie. Les perles dont sa chevelure est nouée brillent sur le lointain du ciel comme des étoiles.

La récolte de fleurs qu'elle fit tantôt s'est écroulée dans son voile blanc et sa rouge écharpe a glissé de l'épaule.

Au pied d'un arbre, la nymphe s'est endormie.

Toile. — Haut. : 24 cent. ; larg. : 18 cent. — Collection Baron de Menasce.

Signé à gauche en bas : O. T.

Tito
(Ettore)

220 f

79. – L'escamoteur.

Dans le jardin de la villa, l'escamoteur a étalé son tapis, disposé ses accessoires et depuis plus d'une heure, il escamote, il escamote.....

Ce petit homme en jaquette bleue est vraiment extraordinaire.

Aussi, les dames s'inclinent-elles vers sa maëstria diabolique et les hommes applaudissent-ils, beaucoup mieux qu'à l'opéra.

Panneau. — Haut. : 23 cent.; larg. : 31 cent.

Signé à droite en bas : Ettore Tito. 1884. Venezia.

Tito
(Ettore)

320 f

80. – Départ pour la promenade.

C'est le paillettement lumineux des beaux jours de soleil italien. Tout en taches, en reflets, en vigueurs. La dame sur son âne, le petit guide culotté de rouge, les seigneurs saluant, les buveurs à la table, les feuillages sur le mur, le ciel moucheté de blanc.

Panneau. — Haut. 19 cent. 1/2; larg. : 24 cent.

Signé à droite en bas : E. Tito. Venezia. 79.

Tito
(Ettore)

210 f

81. – Campagne de Venise.

Du soleil partout, au flanc bombé des voiles, sur le pré, dans le ciel léger comme gaze de soie, dans les profondeurs des feuillages, sur les costumes éclatants, comme dans l'eau légère du premier plan où le tableau se recommence.

Panneau. — Haut. : 15 cent. 1/2; larg. : 20 cent 1/2

Signé à gauche en bas : E. Tito. 1880. Venezia.

AQUARELLES,

PASTELS & DESSINS

Boudin
(Eugène)

82. — Un marché à Landerneau. 280 f

Les maisons basses de Landerneau avec la trouée d'une petite rue au fond de la place.

Sur la rude terre du mail des denrées sont étalées autour desquelles vont et viennent les coiffes blanches des paysannes.

Aquarelle — Haut. : 20 cent. 1/2; larg. : 26 cent.

Signé à droite en bas : E. B.

Boudin
(Eugène)

83. — Marché en Bretagne. 320 f

Dans le petit mail que composent les maisons établies, toutes pareilles, sur trois côtés, sous les arbres un peu dépouillés parce que l'automne est proche, c'est l'ordinaire clientèle du marché.

Les paniers sont à terre, à demi vides déjà...

Aquarelle. — Haut. : 16 cent.; larg. : 20 cent.

Signé à droite en bas : E. B.

Brown
(John Levis)

84. — Eventail. 980 f

Scène de chasse : mails-coachs, chevaux sellés, cavaliers.

Un horizon de campagnes souples, boisées.

A droite un monument que couronne une statue.

Aquarelle. — Haut. : 30 cent.; larg. : 59 cent.

Signé à droite en bas : John Leris Brown

Chaigneau
(F.)

85. — Dans les champs.

Les champs après les champs, des petits bois au loin, et la ligne bleue à l'extrême horizon d'une forêt plus dense.

Temps lourd, ciel nuageux.

Aquarelle. — haut : 17 cent. larg : 25 cent.

Signé à droite en bas : F. Chaigneau

Chaigneau
(F.)

86. — Dans la campagne.

Aquarelle : haut. 17 cent. larg. 25 cent.

Signé à droite en bas : F. Chaigneau.

Chaigneau
(F.)

87. — Les meules.

Aquarelle. — Haut. : 17 cent. ; larg. : 25 cent.

Signé à gauche en bas : F. Chaigneau

Chaigneau
(F.)

88. — Sous bois.

Aquarelle — haut. : 17 cent.; larg. : 25 cent.

Signé à droite en bas : F. Chaigneau.

Charlemont
(Edouard)

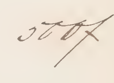
89. — L'arme au bras.

Aquarelle. — Haut. : 44 cent. Larg. : 29 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

90. — L'arme au pied.



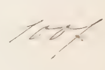
Aquarelle. — Haut. : 49 cent.; larg. : 28 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

91. — La femme au boa.

Chapeau vert pâle à plumes noires, boa et corsage gris.



Aquarelle. — Haut. : 37 cent.; larg. : 30 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)



92. — Le hallebardier gris.

Aquarelle. — Haut. : 49 cent.; larg. : 34 cent.

Signé à droite en bas: E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

93. — Le hallebardier rouge.

Farouche sous son casque, cambré dans sa cuirasse, le vieux hallebardier crispe sa main gantée à la hampe verte d'une hallebarde dont le fer accroche, là-haut, des lumières, sur les arêtes courbes et aux pointes aiguës.

Longue épée, bas rouges, culotte gaufrée, le hallebardier vous défie bien de passer.......

Panneau. — Haut. : 54 cent. 1|2 ; larg. : 56 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Edouard)

94. — Le stratège.

Il a la gravité d'un organisateur de victoires. Il regarde le plan avec l'intelligence d'un savant guerrier doublé d'un vieux renard. Son épée repose à sa cuisse et son feutre auréole son front pensif.

Derrière lui, une tapisserie de haute lice avec l'effigie d'un vaillant capitaine d'Antan.

Aquarelle. — Haut. 49 cent. ; larg. : 34 cent.

Signé à droite en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

95. — La Lettre.

Aquarelle. — Haut. : 50 cent. ; larg. : 35 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Edouard)

96. — Le fumeur.

Indifférent à toute autre préoccupation que sa pipe, le fumeur s'en va, poing à la hanche, en poussant devant lui de petits nuages bleus qui sont comme de minces panaches à son feutre.

Rien n'est plus beau que la doublure de soie bleue dont s'enorgueillit son collet.

Et vous n'avez donc pas vu ses bas jaunes ?

Aquarelle. — Haut. : 53 cent.; larg. ; 37. cent.

Signé à droite en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

97. — Le hallebardier vert.

Aquarelle. — Haut. : 33 cent. 1/2 ; larg. : 24 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

98. — Le tambour.

Joyeux, avec du rire aux lèvres, avec du vent dans la plume de son feutre, le joli tambour dont la ceinture jaune d'or se noue aux côtés avec de gros plis et d'énormes coques, prolonge d'une main légère, le roulement interminable qui entraîne les braves et fait battre plus fort le cœur des belles filles.

Aquarelle. — haut. : 49 cent ; larg. : 34 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont. 93.

Charlemont
(Édouard)

99. — Lisant " l'Ami du Peuple ".

Il a vu les guerres de tous les pays, il fut partout où il y avait de la gloire à ramasser.

Maintenant, c'est la paix ; mais il entretient son goût de la querelle par la lecture des gazettes.

L'*Ami du Peuple* est un bon journal : c'est un redresseur de torts.

Il fait bon le lire après diner.

Aquarelle. — Haut. : 45 cent. 1/2 ; larg. : 28 cent 1/2.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

100. — Le buveur assis.

Il porte son broc d'étain sur son genou gauche. L'une de ses bottes a glissé, l'épée est appuyée à la cuisse, le feutre est cabossé, mais la mine est bonne et le poing droit ainsi campé sur le vieux cuir des bottes, atteste à la fois vigueur, santé et bravoure.....

Aquarelle. — Haut. : 49 cent. 1/2 ; larg. : 35 cent.

Signé à gauche en bas : E. Charlemont.

Charlemont
(Édouard)

101. — Le porte drapeau. 650 f

Costume de soie, de drap et de moire rouge, portant à l'épaule droite le drapeau vert à courte hampe.

Aquarelle. — haut : 50 cent. larg : 35 cent.

Signé à droite en bas : E. Charlemont. 1893

Detaille
(Édouard)

102. — Le Highlander. 

Dessin à la plume.— Haut. : 20 cent. 1/2 ; larg. : 16 cent.

Signé à gauche en bas : Edouard Detaille. 1880

J. L. FORAIN

Le dessin de ces précieuses images de la vie parisienne, c'est la concision et la justesse même. Rien de trop et rien ne manquant. De fines anatomies de femmes anémiques, de danseuses à pattes de sauterelles, de pauvres mal nourries, — d'épaisses corpulences de jouisseurs congestionnés —, de l'esprit dans la ligne d'un habit, d'une pelisse, dans une jupe de tulle, dans une robe d'indienne, dans l'ameublement d'une pièce, — une forme rapide où il y a de la légèreté de la note et du style définitif, où tout semble se passer en demi-mots et en clins d'yeux.

Dans la blague des légendes, dans les sténographies de phrases, un esprit agile court et tout à coup s'arrête sur un mot qu'il fait surgir de la profonde canaillerie et de l'affreuse détresse humaines. La blague souvent s'évapore, et il en reste on ne sait quelle songerie gouailleuse et quelle gravité stupéfiante.

L'homme affalé sur un divan, ayant la femme à genoux, près de lui, trouve ce remerciement bégayant :

« *Jamais, jamais, ma chérie, je n'oublierai ce que tu viens de faire pour moi.* »

Un voyou étonnant, une femme rigolarde au bras, constate avec une fumisterie et un mépris de bonne humeur que sa table est prise au Café Anglais, et il donne le sentiment immédiat et irréfutable d'un scepticisme d'en bas et d'une inapaisable bataille de classes.

La danseuse s'adresse au monsieur :

« *C'est à prendre où à laisser ; — j'veux que tu mènes ma mère au Bois.* »

Le mari et la femme, sur un ton changeant :

« *Tu as un amant, je le sais — et vous me laissez afficher au club !* »

Et ces trois autres pages :

A l'hôpital, auprès d'un lit, deux chirurgiens, à tabliers blancs, à lunettes, se chargent de faire tenir en une phrase l'inhumanité possible de la science.

« *Morte ! ça ne fait rien, continuons tout de même l'opération pour la famille.* »

Dans un coin de salle de jeu, un homme affairé, l'œil fixe, les muscles du visage défaits. C'est l'*Affichage au Club.*

Sur un sombre palier, une femme, un bougeoir à la main, tourne une clef dans une serrure. Derrière elle, un homme, un homme col relevé, chapeau enfoncé sur les yeux, les mains dans les poches, la canne tenue comme un sabre, une bouche brutale de carnassier, le Pranzini et le Prado probable. Titre : l'*Inconnu.*

Dans cette silhouette, Forain est allé jusqu'au tragique. C'est sa gaieté qui devient sérieuse et c'est le sérieux d'une foule d'autres qui devient comique et cocasse.

GUSTAVE GEFFROY

Forain
(J. L.)

103. — Nos ennemis. 220f

— Qu'est-ce que vous faites, monsieur Félix ?
— Oh ! rien ! J'm'assoie ousqu'à met sa figure.

Dessin. — haut : 24 cent. 1/2 ; larg : 33 cent.

Signé à gauche en bas : Forain.

Forain
(J. L.)

104. — Les cœurs simples. 165f

— Pschutt ! J'ai quelqu'un
— Chouette !

Dessin. — haut : 39 cent. 1/2 ; larg : 30 cent.

Signé à droite en bas : Forain.

Forain
(J. L.)

105. — J' monte en voiture avec lui... 170f

J'monte en voiture avec lui ; j'lui dis : j'vous en veux. — N'empêche qu'après, j'étais enceinte.

Dessin. — haut : 32 cent. 1/2 ; larg : 25 cent.

Signé à droite en bas : Forain.

Forain
(J. L.)

106. — Si la vieille...

— Si la vieille n'avait pas gueulé, je t'en aurais apporté plus.
— Comm't'es chouett' ! mais tu sais, j'veux pas qu'tu t'exposes.

Dessin. — Haut. : 27 cent. 1/2 ; larg. : 22 cent.

Signé à droite en bas : Forain.

Forain
(J. L.)

107. — Non, monsieur le comte...

Non, monsieur le Comte, faut rentrer prendre votre bismuth.

Aquarelle. — Haut. 32 cent. 1/2 ; larg. : 26 cent.

Signé à droite en bas : Forain.

Forain
(J. L.)

108. — Puisqu'on vous dit...

Puisqu'on vous dit que vos chaussures sont montées. — (*Les vieux cochons*).

Aquarelle. — haut. : 36 cent. larg. : 27 cent. 1/2.

Signé à droite en bas : Forain.

HARPIGNIES

Interview au Salon

Lentement, très lentement, les garçons en blouses blanches accrochent aux murailles des marines, des natures mortes et des portraits. Je vais parmi tant de peintures à la recherche d'un interviewable et c'est soudain, au détour d'une galerie, M. Harpignies qui fait sa promenade. Le contrarié-je? Je le crois. A ma question, il s'arrête tout net, tourne vers moi sa figure où la blancheur de la barbe met, dans le soir qui tombe, comme une tache de lumière.

Puis il martèle à petits coups de canne les planchers encore mal cloués.

Un menuisier, interloqué, reste à genoux, comme pétrifié, marteau en l'air et clous aux dents. Il ne va plus quitter des yeux ce petit vieillard qui, par deux fois répète avec presque de l'humeur : « Mais, enfin, Monsieur, que me demandez-vous là ? »

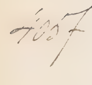
Peut-être — à coup sûr même, — je me suis mal exprimé. Je renouvelle ma question à phrases claires, de mon mieux : « En peignant, cherchez-vous à vous concentrer dans *le strict métier du peintre*, en recherchant, sans trop vous soucier du chêne, à tirer de la *couleur* tout ce qu'on peut en tirer ; ou bien avez-vous le projet de traduire plutôt un sentiment, une idée philosophique qui dépasse les habiletés du *métier*, et, somme toute, mette en lumière ce qui constitue la partie purement immatérielle et psychique de tout art ? » — « Je vous avais bien compris » reprend alors M. Harpignies ; mais vous voulez discuter des choses qui ne se discutent pas. Il y a de la poésie en tout, en tout, entendez-vous ? Il ne s'agit pas de copier la nature : Il faut l'interpréter. Un peintre qui n'est pas un poète, mais ce n'est rien, Monsieur, ce n'est rien du tout. C'est tout ce que vous vouliez savoir ?....»

Et le maître s'éloigne, mains au dos, en heurtant de sa canne, les chambranles des portes.

..... Le menuisier laisse retomber son marteau.

PASCAL FORTHUNY

Harpignies



109. — La Seine à Paris.

Une arche de pont sous laquelle s'encadre un autre pont, un bateau lavoir, une hirondelle.

Au premier plan, une façon de plateforme entamant le flot.

C'est le site de prédilection des pêcheurs à la ligne.

Aquarelle. — Haut. : 18 cent. 1|2 ; larg. : 27 cent.

Signé à gauche en bas : Harpignies. 1888.

Heilbuth
(F.)



110. — L'église d'Ecouen.

Les vieilles architectures jaillissant — pointes de clochers et pignons aigus — hors les denses feuillages des jardins.

Un banc circulaire, la maman accoudée, bébé par terre et, très glorieux, un paon dans l'herbe.

Aquarelle. — Haut. 68 cent. ; larg. : 56 cent. — Collection Albert Wolff.

Signé à gauche en bas : F. Heilbuth.

Jongkind

(Johann Barthold)

111. — Marine.

Une mer argentée sous le ciel avec des végétations à fleur d'eau attestant des ilots à peine cachés.

Un grand navire à voiles, un plus petit, une barque, un vapeur, et sur la rive, les ailes d'un moulin qui tourne et semble dire adieu.

Aquarelle.—haut : 14 cent. ; larg : 23 cent.

Signé à gauche en bas : Jongkind.

Lami

(Eugène)

112. — Le bal masqué.

Tribune aux musiciens, lustre éblouissant, Colombine et Arlequin dansent, Pachas, Sultanes, Gentilshommes, Douairière et Princesse, c'est le Kaléidoscope multicolore du bal masqué qui bat son plein.

Aquarelle. — Haut. : 17 cent. 1/2 ; larg. : 24 cent. 1/2.

Signé à gauche en bas : E. L.

Laurent-Desrousseaux

(H.)

113. — La lingerie au couvent.

C'est la calme pièce où tous les jours, quelques religieuses se réunissent pour les silencieux travaux de l'aiguille.

Dans la douce lumière que filtrent les hauts rideaux, elles cousent, repassent, reprisent.....

Pastel. — Haut. : 51 cent. ; Larg. : 71 cent.— Collection Albert Wolff.

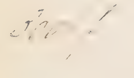
Signé à gauche en bas : H. Laurent Desrousseaux.

LHERMITTE

Les intentions de M. Lhermitte sont franches, un grand désir de vérité est en lui. Il l'a prouvé maintes fois, par des comptes rendus de la vie rustique, par des représentations, dans ses fusains, pastels, peintures, de l'humanité campagnarde qui séjourne aux chambres de fermes, aux salles d'auberges, aux marchés, aux basses-cours, dans les jardins et dans les champs. Un souci de mise en scène, une sorte de goût un peu théâtral, se révèlent dans les groupements, les attitudes.

GUSTAVE GEFFROY

Lhermitte
(Léon)



114. Le repas à la ferme.

Le vieux plafond aligne là-haut ses poutres qu'arcboute le poteau où la ménagère accrocha le panier à salade.

Là, au fond à gauche, c'est la cheminée avec le *pot* qui bout.

A table, on boit, on vide le pichet, on le vide, on le revide ; on a bien travaillé, on peut bien boire ; sur le pas de la porte, il y a les poules, et dehors, c'est la cour de la ferme au soleil.

Fusain. — Haut. : 48 cent.; larg. : 66 cent.

Signé à gauche en bas : L. Lhermitte. 1891.

Lion
(J.-M.)

115. — L'Escaut. 105f

Immense et sale, l'Escaut.

Sale et immense, le ciel.

Entre les deux, une mince silhouette de ville avec des tours et des moulins.

Deux barques, deux vapeurs.

Les petites vagues se crètent d'un peu d'écume.

Aquarelle. — haut : 46 cent.; larg : 61 cent.

Signé à gauche en bas : J. M. Lion.

Marold
(L.)

116. La vieille demoiselle. 42f

Elle passe, très revêche et antipathique comme il convient, devant le banc vide de MM. les Marguilliers.

Les plis soyeux de sa lourde robe noire s'écrasent au dallage du saint lieu.....

Aquarelle. — Haut. : 37 cent. ; larg. : 21 cent. — Collection Guillaume.

Signé à gauche en bas: L. Marold.

Marold
(L.)

117. — Les reproches. 60f

Aquarelle. — Haut. : 35 cent.; Larg. : 23 cent.

Signé à droite en bas : L. Marold. 94.

Marold
(L.)

118. L'adieu.

Un adieu froid.

« --- Donne moi ta main tout de même, voyons ? » Mais celui qui s'en va est cruel. Sa main est dans sa poche et il ne l'enlèvera pas.

Un adieu froid.

Aquarelle. — haut : 36 cent.; larg : 20 cent. 1|2. — Collection Guillaume.

Signé à gauche en bas : L. Marold. 92.

Marold
(L.)

119. — M. Pipelet.

Professionnellement coiffé de la toque, professionnellement grincheux, M. Pipelet scrute, par le carreau, quelque petit scandale qu'il racontera tantôt, revu, augmenté.....

Aquarelle — haut. : 34 cent.; larg. : 17 cent. — Collection Guillaume.

Signé à droite en bas : L. Marold.

Marold
(L.)

120. — M. l'abbé en visite.

Serrant son chapeau sur son cœur, M. l'Abbé gagne le salon, un peu tremblant, sous l'œil du valet de chambre, analyste des petits ridicules et des grands pourboires.

Aquarelle. — Haut : 36 cent. ; Larg. : 18 cent. 1/2. — Collection Guillaume

Signé à droite en bas : L. Marold. 92.

Marold
(L.)

121. — Le café-concert.

Entre la chanteuse qui, paumes aux genoux, s'incline vers le monsieur au gardenia, c'est la pauvre silhouette du contrebassiste et le manche démesuré, ridicule de son gagne pain.....

Aquarelle. — Haut. : 35 cent. 1/2 ; larg. : 20 cent. — Collection Guillaume.

Signé à droite en bas : L. Marold.

Marold
(L.)

122 — La visite à l'abbé.

L'écran rouge cache le feu. Sur le canapé, le visiteur en habit, explique avec des gestes ouverts.

Derrière sa table, M. l'Abbé incliné vers les livres, écoute indifférent, plutôt défiant.

Aquarelle — Haut. : 36 cent. ; larg. 23 cent. — Collection Guillaume.

Signé à droite en bas : L. Marold 92

Marold
(L.)

123. — Le Liseur.



Sur la chaise à trois pieds, un homme, jambes croisées, vêtu à la Directoire, lit attentif.

Le grand bicorne encombre ses genoux.

Aquarelle : haut. 36 cent. larg. 23 cent. — Collection Guillaume.

Signé à gauche en bas : L. Marold.

Meissonier

(E.)

420f

124. — Le cheval de Murcie.

Aquarelle. -- haut : 33 cent. larg : 28 cent.

Signé à droite en bas : E. M.

Zuber

(Henri)

1000f

125. — L'École Militaire.

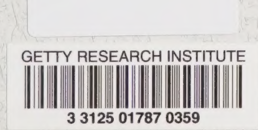
Un jour de dégel où les ombres tremblent dans un cristal terni. Le vieux palais et ses dômes, ses toits vêtus de neige.

Au premier plan, un tas de neige, des palissades où l'affiche triomphe.

A droite, les premiers travaux de la Galerie des Machines, à peine sortie de terre. Cela met une date sur cette aquarelle.

Aquarelle. — Haut. 34 cent. 1/2 ; larg. : 50 cent.

Signé à droite en bas : H. Zuber. 88


GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01787 0359